

fants nous suivent avec le désir très accentué de nous indiquer la citerne de Marthe, et surtout la pierre du Colloque. C'est le lieu traditionnel où, avertie la première de l'arrivée de Jésus, Marthe serait venue le recevoir et lui adresser ses tendres reproches parce que son frère était mort. Que la scène admirable décrite par saint Jean se soit passée sur ce petit rocher qu'on me désigne ou ailleurs, peu m'importe. Je sais qu'elle a eu lieu près d'ici, car le Maître arrivait par le chemin de Jéricho, et Marthe le rejoignit vers l'entrée du village. A vrai dire, cette entrée nous semble déjà un peu loin, car Jésus devait être tout près de Béthanie quand Marthe fut informée de sa venue. Peut-être même la courte distance qui l'en séparait fut-elle considérablement abrégée, si le Maître continua à marcher tandis que Marthe venait à lui. D'autre part il peut se faire que Jésus se fût arrêté à un point déterminé, pour y attendre la visite des deux sœurs. Voulant leur demander l'acte de foi qui allait mériter la résurrection de leur frère, il pouvait tenir à ne pas les voir devant la foule très diversement composée des amis venus au deuil. D'autre part était-il dans sa nature si délicate de les condamner à faire, malgré leur douleur, un kilomètre de chemin pour le rejoindre? Tout ce que l'évangéliste précise, c'est qu'il n'était pas encore entré dans le petit bourg¹. On peut présumer qu'il arrivait dans la direction même du tombeau, puis-

¹ Jean, xi, 30.

que, quand Marie sortit pour aller à sa rencontre, chacun supposa qu'elle allait pleurer au sépulcre.

Sur ces données préliminaires, nous nous mettons à lire, en regardant vers Béthanie, l'admirable page de saint Jean. Le vallon triste et désert semble aussitôt s'animer devant nous. Nous assignons à chaque incident du récit la place imaginaire où il s'est déroulé. Ici, à la tête du groupe apostolique, le Maître marchait résolument sous l'impression de sa dernière parole : « Lazare est mort, allons à lui ! » Les disciples le suivaient en répétant avec Thomas : « Allons, nous aussi, et, s'il le faut, mourons ensemble. » Avant d'entrer dans Béthanie ils s'arrêtent. Jésus a dépêché quelqu'un pour annoncer aux deux sœurs qu'il arrive. Marthe vole au-devant de lui, et, en le voyant, laisse éclater l'impression qui la domine. A travers ses larmes, c'est l'ami surtout qu'elle voit : « O Maître, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Puis avec la discrétion d'une femme bien élevée et la foi d'une croyante, elle ajoute : « Et maintenant je sais que ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. » Jésus l'oblige alors à raisonner sa foi, et elle, admirable comme Pierre sur le chemin de Césarée, la résume en ces mots : « J'ai toujours cru, Seigneur, que vous étiez le Christ, le Fils de Dieu venu en ce monde. » En même temps elle court appeler sa sœur, un auxiliaire décisif. A ces mots : « Le Maître est là, il veut te voir, » Marie s'est levée transportée. C'est de la partie haute du vil-

lage qu'elle descend. Elle passe près du tombeau sans s'y arrêter, et, volant aux pieds de Jésus, elle répète le doux reproche que Marthe avait déjà formulé. Puis elle se tait. Son silence, l'attitude suppliante qu'elle a prise aux genoux du Sauveur, ses larmes, ont quelque chose de navrant. La foule qui l'a suivie éclate en sanglots. Jésus n'y résiste pas. Il sait pourtant que faire le miracle c'est signer son arrêt de mort. A travers une émotion visible, il demande à aller au tombeau. Là je le vois pleurer. O Maître, que vous êtes homme, beau, grand, sublime, à travers ces larmes ! Heureuses auraient été les mains qui auraient pu les recueillir comme gage de votre douce amitié ! Marie, Marthe et Lazare ont eu l'incomparable honneur de les avoir fait couler.

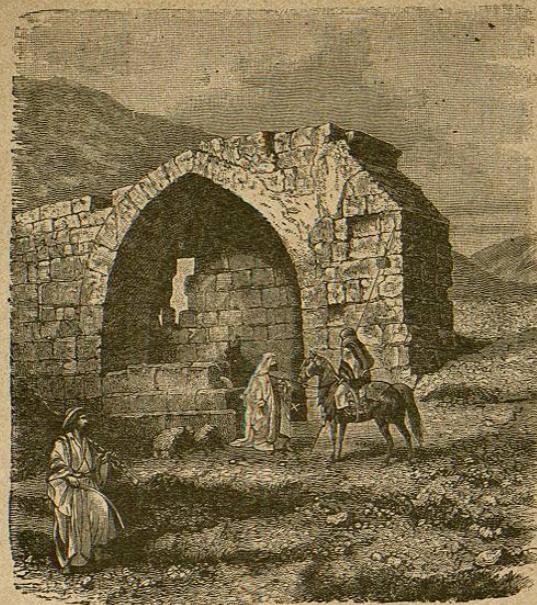
Mais on est déjà devant la caverne, et chacun se demande ce qui va arriver. Le Maître nous y apparaît rayonnant de majesté dans sa douleur. Il commande d'ôter la pierre du sépulcre. Je vois son geste. Puis il lève les yeux au ciel et prononce à haute voix une humble et confiante prière. Son Père lui a répondu. Il s'avance vers la sombre ouverture, et, étendant le bras puissant qui sait arracher à la mort ses victimes : « Lazare, s'écrie-t-il, ici, dehors ! » Et aux yeux de la foule, des sœurs, des apôtres, immobiles de stupeur, Lazare se présente sur le seuil de la caverne enveloppé de bandelettes, la face cachée sous le suaire, mais par ses mouvements prouvant sa vie sous son vêtement de mort. Jésus, calme au mi-

lieu du saisissement général, se contente de dire : « Déliez-le, il ne demande qu'à marcher. » Comme si, en opérant le plus inouï des prodiges, il venait de faire la plus vulgaire des charités !

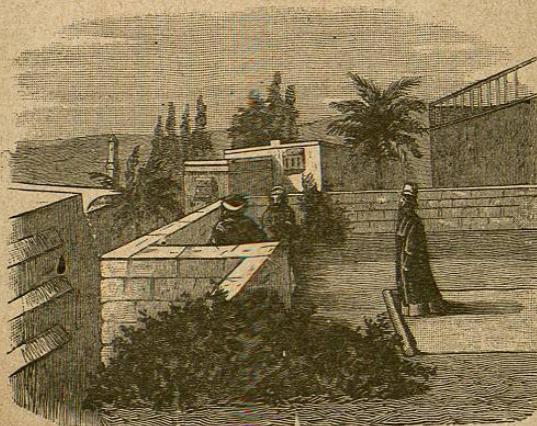
Tout cela s'est passé dans ce pli de terrain que nous regardons au pied de Béthanie. Certes, si ce village est aujourd'hui sans vie, on ne peut pas dire qu'il demeure sans gloire.

Dès ce moment, la route de Jéricho va se transformer en un véritable escalier taillé dans le roc. Avec des chevaux moins solides, on aurait la certitude de se fendre le crâne. Mais ces braves bêtes sont admirables de patience, d'intelligence et de jarret. Il n'y a qu'à les laisser faire, elles en savent plus que nous. Ici le P. Dubourg nous quitte, et un Arabe en guenilles, le fusil sur l'épaule, l'œil farouche, sans souffler mot vient se joindre à nous. On dirait d'un brigand qui va nous emmener prisonniers dans ses montagnes. C'est le zaptié. Il a pour mission de nous défendre contre tout et contre tous.

La fontaine que nous rencontrons, au bout de la première descente, est dite des Apôtres, parce qu'on suppose que Jésus et les disciples, montant à Jérusalem, ont dû plus d'une fois s'y désaltérer. Elle coule sous une arcade ogivale dans un bassin oblong. Les gens du pays l'appellent la *source de l'Auge*. Nous filtrons l'eau à travers un linge, car il faut éliminer les sangsues qui y pullulent, et nous en buvons quelques gorgées pour faire comme le groupe apostolique. Primitivement elle



Aïn-Chemech (*La Fontaine des Apôtres*).



Terrasse telle que dut en avoir la maison de Béthanie.

fut la fontaine du Soleil, Aïn-Cheimech, qui, d'après l'Écriture, limitait sur ce point les tribus de Juda et de Benjamin¹. Y eut-il sur la hauteur un lieu saint en l'honneur du soleil dès l'époque cananéenne? C'est possible. Les ruines d'un khan et une petite piscine desséchée, l'un et l'autre de construction arabe, c'est tout ce que nous y voyons aujourd'hui.

Il faut activer notre marche, car nous sommes encore à cinq heures de Jéricho, et sur une de ces voies romaines qu'on n'aime guère à retrouver dans ce pays, car, même en fait de chemins, il faut dire : *Corruptio boni pessima*. Celle-ci se poursuit régulièrement à travers des alternatives de moins mal, mal et très mal. Une bonne dame russe donna, il y a quelque temps, cinquante mille francs pour l'améliorer. On ne s'en douterait guère. Les pluies et les torrents n'y ont laissé que ce qu'il faut pour en faire un vrai casse-cou.

Le ravin devient de plus en plus aride, ce qui n'empêche pas un berger d'y promener son troupeau et de s'y distraire en jouant de la flûte. Des groupes d'arabes, armés de fusils, de poignards et de bâtons, nous croisent sans nous regarder. En deux heures nous arrivons à Adumim, cette terre que les anciens croyaient rougie du sang des voyageurs dévalisés. C'est le lieu que visait Jésus en racontant la parabole du Bon Samaritain. Le Khan-el-Ahmar répondrait à l'hôtellerie imagi-

¹ Josué, xv, 7, et xviii, 16-18.

naire où le charitable mécréant aurait déposé son pauvre blessé. La nuit arrive. Nous avons cinq heures de cheval dans les jambes. Pour un début en Palestine, c'est assez rude. Je ne suis pas mécontent de moi.

A droite et à gauche, des précipices dont les ténèbres ne nous laissent pas soupçonner la profondeur. C'est bien ici qu'il faut remettre son âme à Dieu et sa vie à son cheval. Enfin une lumière brille à l'horizon ! Elle est bien loin encore. Nous ne savons plus où nous marchons. Les chemins sont surtout longs, quand la nuit est sombre et le pays inconnu. La clarté que nous fixons depuis une heure semble fuir devant nous. Enfin à huit heures nous l'atteignons. C'est l'hôpital russe, la première maison qui ait été bâtie sur les ruines de Jéricho. Nous passons sans nous arrêter. C'est à l'hôtel du Jourdain, un bon petit gîte nouvellement créé, que nous sommes attendus. Quelques pèlerins y sont déjà, entre autres un jeune couple parisien qui fait ici son voyage de noces. Les Français sont des gens bien aimables, et, disons-le sans vaine gloire, partout où on les rencontre ils se distinguent de la vulgaire humanité. D'après nos calculs barométriques, nous sommes descendus de mille mètres depuis notre départ de Jérusalem.

Après notre repas, sur les neuf heures, comme nous allons nous coucher, des chants nous avertissent que les Bédouins de Jéricho offrent une soirée musicale fort mouvementée et presque

Vol. I, p. 268.



Le chemin de Jéricho.

guerrière aux touristes qui veulent y assister. Le rythme monotone adopté par les chanteurs semble d'abord nous promettre un bon sommeil, mais les voix deviennent de plus en plus discordantes et sauvages. Quelle que soit notre fatigue, puisqu'il est quand même impossible de dormir, descendons de notre terrasse et jouissons d'un spectacle qui promet d'être intéressant.

Une femme — celles de Er-Riha sont peu modestes, et leur désinvolture rappelle désagréablement la profession de Rahab — est au milieu d'une trentaine de Bédouins, qui l'observent avec des yeux de bête fauve. Pourquoi? Je n'en sais rien. Elle tient à la main un cimeterre. Ses traits sont durs, et ses grands yeux noirs s'animent étrangement à mesure qu'elle s'agite. Elle est vêtue d'une guinée, sorte de chemise bleue en toile grossière, serrée à la taille par une ceinture rouge. Autour de sa tête flotte un voile noir superbement rejeté en arrière. De longs cheveux crépus tombent sur ses épaules, et ses mouvements saccadés font tinter en cadence les petites pièces de monnaie qui en sont l'ornement. Son attitude est belle de fierté guerrière. Je pensais presque à Débora. Au repos elle perd tout prestige. Cependant les mains et les pieds, entourés de bracelets de verre, ont une finesse qui révèle la pureté de la race amalécite. Son jeu consiste à exciter du geste et de la voix les hommes qui chantent, ou plutôt hurlent autour d'elle, et à les arrêter tout à coup en élevant son cimeterre. Ce n'est pas compliqué,

mais cela impressionne. Cette femme qui se plie, se relève, s'élançe, se retire avec tant d'ardeur, anime jusqu'au paroxysme le groupe qui l'entoure. On dirait que c'est sérieux, tant ces natures orientales passent aisément du domaine de l'imagination à celui de la réalité. Quand, au plus fort de la tempête si habilement provoquée, la virago fait le signe conventionnel, malheur à qui bouge, souffle ou respire ! il compromet le triomphe de la troupe et le succès de la soirée. Pour consoler son terrible entourage, sur un nouveau signe, elle lui donne le droit de rugir. Il va sans dire qu'il en use. La femme répond alors par le zalâghit triomphant, et son *you-you*, trembloté et strident, produit au milieu des hourras un effet sinistre. En guise de lustre, un feu de branches mortes éclaire le tableau.

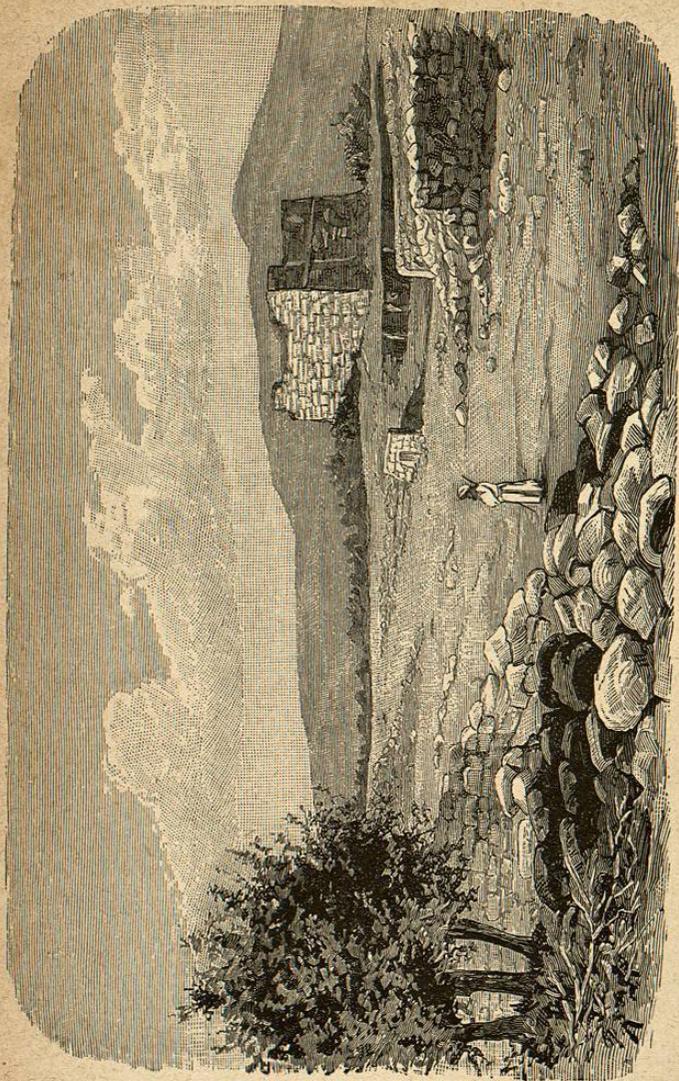
Jéricho, jeudi 15 mars.

Il a fait une tempête cette nuit. Les voyageurs qui campaient près de la fontaine d'Élisée ont eu leur tentes renversées. La pluie a dû les réjouir médiocrement au milieu de la débâcle. Cependant une ondée n'est pas inutile pour rafraîchir l'atmosphère, quand on va à la mer Morte. Dans cet entonnoir à trois cent quatre-vingt-treize mètres au-dessous de la Méditerranée, la chaleur est régulièrement étouffante. A la première éclaircie, et tout en craignant une nouvelle averse, nous nous mettons en route.

Côtoyant ces mesures de terre qui sont la Jéricho moderne, nous nous engageons dans le lit desséché du Kelt, à travers quelques misérables touffes de seders et de zakoums. Ces deux arbres, armés d'épines l'un et l'autre, se ressemblent fort. Le zakoum a sur son frère l'avantage de produire des baies d'où les indigènes tirent une huile fort estimée comme vulnéraire. Il ne faudrait pas le confondre avec le baumier, je ne les crois pas même parents. Des bouquets d'agnus-castus se montrent aussi çà et là. Cette triste et misérable verdure ne suffit pas à dissimuler le désert. Nous y sommes réellement, et il va s'accroître de plus en plus à mesure que nous avancerons vers la mer Morte.

Par une singulière illusion d'optique, on croit n'être qu'à une demi-heure de la nappe argentée qui s'étend là-bas entre les montagnes, et en réalité nous n'y arriverons que dans deux heures. A moitié route nous rencontrons le Déir-Hadjelah, un ancien couvent fortifié. Le nom rappelle Beth-Hagla, une des cités frontières entre Juda et Benjamin¹. Le souvenir qui s'y rattache, d'après saint Jérôme, serait celui de l'aire d'Atad, le lieu même où Joseph, ses frères et les Égyptiens qui les suivaient s'arrêtèrent, après avoir passé le Jourdain, pour faire le deuil de leur père Jacob. Ils allaient l'ensevelir dans la double caverne d'Hébron; les pleurs et les lamentations durèrent sept jours. Les Cananéens en furent tellement

¹ Josué, xv, 5 et 6; xviii, 18-19.



Jéricho actuelle.